

Urbanisation et dynamique des villes moyennes en Equateur (1950-1982)**

La *métropolisation* constitue l'un des traits les plus significatifs du processus d'urbanisation en Amérique latine : dans chaque pays, une ou deux grandes villes seulement ont tendance à concentrer la croissance urbaine et atteignent une taille exceptionnelle face aux autres villes. En Argentine par exemple, Buenos Aires, avec 8 400 000 habitants en 1970, concentrait plus du tiers de la population nationale, et était dix fois plus grande que Rosario, la deuxième ville du pays. On peut observer des chiffres comparables au Chili, Mexique, Vénézuéla, Uruguay, Costa Rica et Pérou.

Quelques études récentes prouvent que l'hégémonie des métropoles s'est accentuée en Amérique latine entre 1950 et 1975, intensifiant ainsi un processus ascendant enregistré dès le début du XX^e siècle¹. Ce phénomène, s'il est clair dans le contexte régional, se présente avec une intensité inégale dans les différents pays.

En Equateur, pourtant, c'est une tendance contraire qui a prévalu depuis 1950, car le taux de croissance des villes moyennes entre chaque recensement a dépassé celui des métropoles.

Une étude plus approfondie montre que ce phénomène est spécifique aux régions côtières (la Costa), car dans les régions andines (la Sierra) on observe une tendance à la concentration. D'autre part, les manifestations du processus se sont modifiées au cours des années.

(*) Centre de recherches CIUDAD - Quito, Equateur.

(**) Une version plus détaillée du sujet traité dans ce rapport se trouve dans l'article de l'auteur : « Crecimiento urbano y dinámica de las ciudades intermedias en el Ecuador (1950-1982) » publié dans : CARRION, F., Comp. *El proceso de urbanización en el Ecuador (del siglo XVIII al siglo XX)* - Antología -, Ed. El Conejo-CIUDAD, Quito, 1986.

1. La primauté urbaine, mesurée selon un indice spécialement élaboré, (SPI) a varié dans les 19 principaux pays de la région, de 1 en 1910, à 3,6 en 1930, 7,7 en 1950 et 8,9 en 1975. Voir Chase-Dunn, Ch : « El fenómeno de la primacía de una ciudad en los sistemas urbanos latinoamericanos : su surgimiento », in Hardoy, J. et al., *Ciudades y Sistemas Urbanos*, CLACSO, Buenos Aires, 1984.

TABLEAU N° 1
POPULATION EQUATORIENNE PAR REGIONS, SECTEURS ET STRATES URBAINES POUR LES QUATRE RECENSEMENTS

Région	Catégorie	1950	1962	1974	1982
Costa	Centres métropolitains	258 966	510 804	823 219	1 199 324
	Villes intermédiaires	75 473	183 990	380 333	612 115
	Bourgs	99 671	191 872	297 562	457 072
	Total urbain	434 110	886 666	1 501 114	2 268 531
	Secteur rural	865 878	1 247 643	1 708 855	1 747 505
	TOTAL	1 299 988	2 134 309	3 209 969	4 016 036
	Sierra	Centres métropolitains	209 932	354 746	599 828
Villes intermédiaires		130 555	208 019	329 544	453 395
Bourgs		143 495	174 671	242 901	317 920
Total urbain		483 982	737 436	1 172 273	1 637 787
Secteur rural		1 370 970	1 617 419	1 943 769	2 094 817
TOTAL		1 854 952	2 354 855	3 116 042	3 732 604
TOTAL DU PAYS		Centres métropolitains	468 898	865 550	1 423 047
	Villes intermédiaires	206 028	392 009	709 877	1 065 510
	Bourgs	248 730	376 969	565 798	837 036
	Total urbain	923 656	1 634 528	2 698 722	3 968 362
	Secteur rural	2 279 101	2 931 940	6 521 710	8 060 712
	TOTAL	3 202 757	4 566 468	6 521 710	8 060 712

TABLEAU N° 2
TAUX CUMULATIFS ANNUELS DE CROISSANCE DEMOGRAPHIQUE EN EQUATEUR
DURANT LES INTERVALLES CENSITAIRES (EN POURCENTAGE)

Région	Catégorie	1950-62	1962-74	1974-82	1950-82
Costa	Centres métropolitains	5.82	4.06	4.82	4.91
	Villes intermédiaires	7.71	6.24	6.13	6.76
	Bourgs	5.61	3.72	5.51	4.87
	Total urbain	6.13	4.49	5.30	5.30
	Secteur rural	3.09	2.66	0.28	2.22
	TOTAL	4.22	3.46	2.84	3.59
Sierra	Centres métropolitains	4.47	4.47	4.70	4.53
	Villes intermédiaires	3.96	3.91	4.07	3.97
	Bourgs	1.65	2.79	3.42	2.52
	Total urbain	3.57	3.94	4.27	3.88
	Secteur rural	1.39	1.54	0.94	1.33
	TOTAL	2.01	2.36	2.28	2.21
TOTAL DU PAYS	Centres métropolitains	5.24	4.23	4.77	4.74
	Villes intermédiaires	5.51	5.07	5.21	5.27
	Bourgs	3.53	3.44	5.02	3.87
	Total urbain	4.87	4.27	4.94	4.66
	Secteur rural	2.12	2.24	0.85	1.85
	TOTAL	3.00	3.01	2.68	2.93

Ce rapport a pour principal objectif de présenter les caractéristiques marquantes de l'urbanisation récente et de formuler quelques hypothèses aidant à son interprétation.

I. ÉTUDE DE L'URBANISATION A PARTIR DES RECENSEMENTS

Juan Maria Carrón soutient que la croissance élevée des villes moyennes constitue le trait le plus caractéristique de l'urbanisation en Equateur entre 1950 et 1974². Cependant, sa méthode d'analyse n'est pas satisfaisante et laisse planer quelques doutes sur la validité de ses thèses ; d'autre part, son étude s'arrête à 1974. Une brève révision des données de recensement s'avère donc nécessaire afin de cerner avec exactitude le phénomène en question.

Nous avons divisé les villes en trois groupes selon leur taille. Le premier est le groupe métropolitain, constitué uniquement par Quito et Guayaquil ; le deuxième correspond aux douze villes moyennes de plus de 50 000 habitants en 1982 ; le troisième inclut les petites villes restantes³.

Le tableau n° 1 nous montre la population de chacun de ces groupes, sur la Costa, dans la Sierra et le total national, et ce pour chacun des recensements (la région orientale (el Oriente) et les îles Galápagos n'ont pas été retenues à cause de l'importance très réduite de leurs villes.) Nous y présentons aussi la population rurale et les totaux. Le tableau n° 2 contient les taux cumulatifs annuels de croissance pour chaque groupe du tableau précédent. Dans le tableau n° 3 nous trouvons les taux individuels de croissance des métropoles et des villes moyennes.

De ces informations, nous pouvons tirer quelques conclusions.

a) L'urbanisation est intense et régulière tout au long de la période étudiée, si bien que la population urbaine quadruple pour atteindre, vers 1982, la moitié de la population nationale.

b) La primauté de Quito et Guayaquil est clairement définie en 1950 et apparaît comme le résultat historique du cycle du cacao. Guayaquil est quatorze fois plus peuplée que la deuxième ville de la Costa (Manta : 19 000 habitants), ce qui signifie qu'il n'existait pratiquement pas de villes moyennes sur le littoral. Au contraire, dans la Sierra, la primauté de Quito est moins évidente ; elle n'est que cinq fois plus grande que Cuenca qui, avec Ambato et Riobamba, dépasse les 25 000 habitants. A l'échelon national, la bipolarité métropolitaine est déjà définie en 1950 et se maintient pratiquement inchangée jusqu'à nos jours.

c) Au contraire, le panorama caractérisé par la faiblesse des villes moyennes de la Costa et leur importance relative dans la Sierra, subit des changements substantiels. En fait, au niveau national, les taux de croissance des villes

2. Carrón, J.M., « El proceso de urbanización en el Ecuador 1962-1974 », in : CARRION, F. *op. cit.*

3. Le chiffre de 50.000 habitants en 1982 est justifié car pour cette valeur nous avons trouvé des différences profondes dans le comportement démographique des villes équatoriennes.

moyennes dépassent ceux des métropoles, confirmant ainsi une tendance opposée à la tendance dominante en Amérique latine.

Tableau n° 3
Taux annuels cumulatifs de croissance des
principales villes d'Équateur (en pourcentages)

Ville	Taux 50-62	Taux 62-74	Taux 74-82	Taux 50-82
Guayaquil	5,82	4,06	4,82	4,91
Quito	4,47	4,47	4,70	4,53
Cuenca	3,50	4,67	4,83	4,27
Machala	11,88	7,50	5,42	8,59
Portoviejo	5,83	5,25	7,04	5,91
Ambato	4,54	3,21	3,22	3,71
Manta	4,86	5,58	5,67	5,33
Esmeraldas	8,07	5,05	5,17	6,20
Milagro	6,16	5,43	4,76	5,53
Riobamba	2,82	2,82	3,32	2,94
Loja	4,72	4,93	5,22	4,92
Santo Domingo	13,68	13,12	10,78	12,74
Quevedo	14,24	6,34	5,67	9,07
Ibarra	5,22	3,99	3,26	4,27

Source : Larrea, C., op. cit.

La désagrégation régionale permet de caractériser le phénomène comme étant spécifique à la Costa, région où la population des villes moyennes s'est multipliée par huit au cours de cette période. Pendant ce temps, dans la Sierra, un schéma plus classique a prévalu : la croissance de Quito a dépassé celle des villes moyennes, et celles-ci ont atteint une dynamique supérieure à celle des petites villes, ce qui démontre une tendance générale à la concentration.

d) L'étude détaillée des centres urbains les plus dynamiques montre que, même sur la Costa, la croissance fut inégale. Les cas les plus remarquables sont ceux de Machala – petite ville qui devient en 1950 la quatrième ville du pays et la deuxième du littoral –, Santo Domingo, Quevedo et Esmeraldas. Ces quatre villes avaient été liées à l'essor de la production bananière.

e) Les petites villes sont en général peu dynamiques même si, sur la Costa et dans l'Orient, elles se développent plus rapidement.

f) L'intervalle entre les recensements de 1950 et de 1962 est celui qui illustre le plus nettement le contraste entre les rythmes de croissance, tant au niveau

régional que par groupe. Cet intervalle coïncide avec l'essor de la période bananière et témoigne de l'avance prise par les villes moyennes du littoral.

Pendant ces années, la Sierra présente un panorama très différent : stagnation virtuelle des petits villages, croissance lente des villes moyennes ; ceci dans un contexte social caractérisé par la suprématie de l'hacienda précapitaliste.

g) Pendant le deuxième intervalle (de 1962 à 1974), d'importants changements sociaux ont lieu, dus à la crise de l'économie bananière et à la transformation de la structure agraire de la Sierra, dont les effets sur l'urbanisation sont significatifs. Le mouvement migratoire de la Sierra vers la Costa s'arrête, l'urbanisation se ralentit sur la Costa tandis qu'elle s'accroît dans les régions andines, favorisées par la fin de la période de stagnation des petites agglomérations.

La croissance des villes moyennes du littoral se ralentit, exception faite de Guayaquil.

Le dernier intervalle (entre 1974 et 1982) correspond à une période d'importants changements dans la société équatorienne consécutifs au boom pétrolier, à la création d'industries de substitution et à la modernisation de l'agriculture. En général, on constate une intensification de l'urbanisation, une augmentation de la croissance des métropoles et un ralentissement de celle des villes moyennes. Parmi les villes dynamiques de cette période nous trouvons Porto Viejo, Manta et Esmeraldas sur le littoral, Loja et Cuenca dans la Sierra, changement par rapport à la période précédente, qui s'explique par la différence d'origine du phénomène.

II. URBANISATION ET STRUCTURE SOCIALE

L'urbanisation, la répartition géographique de la population et les déséquilibres régionaux, ne sont pas des phénomènes qui s'expliquent d'eux-mêmes ; au contraire, ils sont fortement conditionnés par les caractéristiques du processus d'accumulation et par la structure sociale que celui-ci engendre.

De nombreuses études ont établi un rapprochement entre les traits dominants de l'urbanisation latino-américaine et la structure sociale engendrée dans les étapes initiales de l'exportation, de l'industrie de substitution et de la croissance postérieure.

Dans le cas de l'Équateur, l'urbanisation ne suit pas un modèle régulier ni homogène au niveau régional ; au contraire, des modèles variés se sont succédés à travers les époques et dans les différentes régions. Le rapport discontinu et instable entre le pays et le marché mondial, les modèles changeants de spécialisation régionale, ainsi que les différentes relations sociales qui se sont développées, expliqueraient l'instabilité et l'hétérogénéité du panorama urbain équatorien.

Le développement de l'exportation cacaotière sur la Costa (1880-1920) s'est basé sur une structure sociale extrêmement concentrée et sur une agriculture extensive caractérisée par des rapports de production précapitalistes. Ce contexte

eut comme résultats un développement limité des secteurs moyens et une faible urbanisation, fortement concentrée sur Guayaquil.

En fait, ce phénomène a plusieurs origines : concentration entre les mains de quelques familles guayaquilènes de la terre et de l'activité commerciale et financière, prédominance des revenus terriens dans l'excédent produit, faible monétisation de l'économie rurale, bas salaires, faiblesse des investissements, absence de liaisons productives directes de la culture agricole, etc. Ces différents facteurs ont abouti à la concentration de l'excédent dans la classe dirigeante de Guayaquil qui l'investit dans ses dépenses somptuaires, freinant ainsi le développement du marché intérieur. L'inexistence de marchés micro-régionaux à l'intérieur de la Costa a bloqué le développement des villes moyennes.

Dans la Sierra, l'héritage colonial, la diversité régionale et la faible intégration nationale ont favorisé la croissance de villes moyennes importantes. Plus tard, la révolution libérale et la consolidation progressive d'un espace national centralisé sur le plan administratif à Quito, ont renforcé l'hégémonie de la capitale. La forte concentration de la terre et du revenu, l'insuffisance des classes moyennes et la prédominance de l'hacienda traditionnelle ont limité la croissance urbaine.

L'essor de la période bananière, commencée en 1948, a transformé profondément la structure sociale du pays, et tout spécialement celle de la Costa, où elle a imposé un système urbain différent.

En six ans à peine, l'Équateur est devenu le principal fournisseur de bananes du monde. La frontière agricole de la Costa a connu la plus grande expansion de son histoire, et de nombreux villages pratiquement inexistantes sont devenus des villes moyennes prospères.

Ce phénomène ne s'explique pas seulement par l'expansion de la frontière agricole, puisque pendant la période cacaotière des années cinquante, tant sur le littoral que dans la Sierra, les zones cultivées avaient aussi connu une extension sans entraîner pour autant l'accroissement des villes moyennes. Ce ne sont pas non plus les caractéristiques socio-économiques de la culture bananière qui suffisent à expliquer le processus, car, dans des pays comme le Costa Rica, qui possède d'importantes enclaves bananières, l'urbanisation a été faible et concentrée.

En fait, le phénomène s'explique par les caractéristiques particulières de la culture bananière dans le pays, dont nous signalons les plus marquantes.

1) Prépondérance de la propriété nationale des cultures et prédominance des propriétés moyennes.

En 1964, il existait approximativement 3.000 producteurs avec, en moyenne, des surfaces cultivées de 68 ha ; le niveau de concentration était relativement bas, ce qui contraste avec la polarisation rigide qui avait prévalu pendant le cycle du cacao. La colonisation bananière a donné naissance à un nouvel acteur dans la vie sociale du pays : le propriétaire capitaliste moyen, résidant dans les villes petites et moyennes dont les marchés se développent rapidement.

Cependant, la structure agraire n'a pas été homogène au niveau régional. Il est intéressant d'observer que dans les régions où la grosse propriété a prévalu, comme à Babahoyo et Naranjal, la croissance urbaine a été faible, tandis que

dans des régions où la propriété moyenne était plus importante, comme à Machala et Santo Domingo, l'urbanisation a atteint des chiffres considérables.

2) Le caractère intensif des cultures, la prédominance des rapports capitalistes, et le niveau des salaires qui, tout au moins pendant les premières années était supérieur à celui des autres activités agricoles.

Ces trois éléments ont conduit à la consolidation d'un important prolétariat rural, qui vers 1964 comprenait approximativement 95 000 travailleurs stables, dont les lieux de résidence et de consommation étaient les nouvelles villes en expansion.

3) Le développement et l'entretien d'ouvrages portuaires et de voirie et la diversité des liaisons productives exigées par la culture, qui ont donné naissance à de nombreuses activités de transport, de commercialisation et de services liées à l'exportation.

Dans la Sierra, la croissance économique s'est inscrite dans le cadre d'une structure sociale avec des caractéristiques opposées : l'urbanisation a été faible et concentrée à Quito et les petits villages ont stagné.

En effet, le système de l'hacienda traditionnelle qui a dominé la structure agraire jusqu'en 1964, était caractérisé par la concentration élevée de la propriété terrienne, par la prédominance de rapports de production non capitalistes, par l'extrême pauvreté des paysans, et par l'utilisation d'une technologie extensive avec peu de liaisons productives et des investissements quasi inexistantes.

Pendant l'intervalle entre les recensements de 1962 et 1974, la structure sociale du pays a subi des changements importants liés à la stagnation et à la crise de l'exportation bananière, à la dissolution de l'hacienda précapitaliste de la Sierra et aux débuts de l'industrie de substitution.

A partir de 1965 l'exportation bananière stagne et subit une baisse continue de son pouvoir monétaire. Les nouvelles données du marché mondial ont exigé un changement dans la variété des cultures, puis la réduction et la concentration régionale des terres cultivées sur la côte sud. La conséquence principale en est le déclin de la croissance urbaine du littoral, sauf dans les secteurs où la banane continue à être cultivée. L'émigration de la Sierra vers la Costa, qui avait été massive pendant la décennie précédente, s'arrête ; le processus d'expansion accéléré des villes moyennes perd le caractère général et intensif de la phase antérieure, pour se limiter à des cas particuliers comme ceux de Machala et Santo Domingo où l'activité bananière est toujours importante.

Dans la Sierra, la désagrégation de l'hacienda traditionnelle, la généralisation des rapports capitalistes de production dans l'agriculture et une déconcentration limitée dans la propriété de la terre (engendrée par la réforme agraire et le mouvement paysan), ont une répercussion sur la hausse du taux de croissance des petits villages, principalement dans les régions où la terre a été redistribuée.

L'augmentation de l'accession à la propriété de la terre des couches pauvres et moyennes, la monétisation croissante de l'économie rurale, et l'augmentation des liaisons productives de l'agriculture rendent plus dynamiques les marchés micro-régionaux.

L'industrie de substitution, au contraire, a favorisé la concentration, car les nouvelles usines se sont installées de préférence dans les métropoles et ont entraîné une crise de l'artisanat traditionnel, concentré essentiellement dans les villes moyennes de la Sierra.

La dernière période, entre le recensement de 1974 et celui de 1982, couvre en gros les années du boom pétrolier. La hausse du pétrole dès 1974, et l'accroissement de la participation nationale dans l'excédent, ont fait de l'Etat le principal percepteur de gros revenus et ont accru le rôle des pouvoirs publics dans le développement économique.

D'une manière générale, l'Etat a fortement encouragé la croissance et la modernisation de l'économie, en favorisant principalement l'industrie associée aux transnationales, le capital financier et les secteurs les plus dynamiques du capital agraire.

Ce processus a eu comme conséquence une plus grande concentration, il a accentué les déséquilibres régionaux, encouragé la croissance des métropoles qui reçurent la plus grosse part des investissements industriels et de travaux publics, et engendré de graves problèmes d'emploi dans les secteurs agricoles et urbains.

En fait, la mécanisation rurale réduit les demandes de main-d'oeuvre, si bien que le secteur rural s'enlise dans une stagnation virtuelle, atteignant une croissance annuelle inférieure à 1 %, tandis que les migrations élèvent à presque 5 % le taux d'urbanisation. Cependant, la haute technologie de l'industrie moderne, la crise artisanale et l'offre limitée d'emplois urbains mènent au développement de larges secteurs marginaux dans les principales villes, la croissance urbaine constituant ainsi une manifestation de la crise de l'emploi.

Cependant, les politiques gouvernementales ont favorisé aussi certaines villes moyennes. L'expansion du secteur public et des couches urbaines moyennes est notoire principalement dans les capitales provinciales de la Sierra ; l'Etat y accomplit de nombreux programmes de développement régional et la modernisation sociale assigne des fonctions spécialisées à certaines villes dans le domaine du tourisme, de la pêche et des industries agraires. Il est aussi positif de constater l'effet de gros investissements de la part de l'Etat dans des secteurs extérieurs aux métropoles.

Par conséquent, la croissance des villes moyennes durant cette période est principalement le résultat des politiques de l'Etat, qui ont favorisé des villes autres que celles qui s'étaient développées pendant l'essor de la période bananière.

CONCLUSIONS

1. L'urbanisation en Equateur n'a pas suivi un modèle national homogène ni durable ; au contraire, différentes tendances régionales ont prévalu, et la durée des modèles fondamentaux de croissance urbaine est relativement brève.

2. D'une manière générale, ce comportement peut s'expliquer par les transformations socio-économiques dérivées du rapport discontinu et instable du pays

avec le marché mondial, et du retentissement variable que ces fluctuations ont eu au niveau régional.

3. La tendance à l'accentuation de l'hégémonie des métropoles dès 1950 n'a pas eu lieu en Equateur ; au contraire, la croissance des villes moyennes est remarquable, spécialement sur la Costa.

4. Même si la dynamique des villes moyennes est hétérogène, il existe des facteurs évidents qui l'activent, parmi lesquels nous pouvons citer la prédominance des propriétés moyennes dans la structure agraire, l'accroissement de la main-d'oeuvre agricole, l'importance des liaisons productives du secteur rural et les politiques gouvernementales.

5. Bien que pendant la période pétrolière les déséquilibres sectoriaux, régionaux et sociaux se soient accentués, et que l'écart du revenu et de la productivité entre les activités modernes et celles plus traditionnelles se soit creusé, tout comme les différences des conditions socio-économiques entre les régions, ce phénomène ne semble pas avoir de correspondance démographique qui s'exprimerait par une croissance galopante des métropoles. En fait, la plupart des villes moyennes ont maintenu des rythmes de croissance plus élevés que ceux de Quito et de Guayaquil.

Ce fait peut s'expliquer par la faible capacité d'irradiation sociale qui caractérise le secteur moderne, en raison de ses articulations productives limitées, de la prédominance du capital, de la technologie et des facteurs de production étrangers, et de son faible pouvoir pour générer des emplois. Aussi, l'attraction migratoire engendrée par sa croissance est-elle restreinte. Le seul secteur urbain dont la forte expansion ait attiré un afflux massif de population est celui de la construction. Cependant, sa distribution régionale est moins concentrée que celle de la grande industrie. Nous pouvons observer que dans d'autres contextes latino-américains, spécialement pendant la période de substitution des importations (années trente) dans des pays comme l'Argentine, le Brésil, le Mexique et le Chili, les offres d'emploi dans l'industrie étaient considérablement accrues et que le processus substitutif, ayant atteint des niveaux plus marqués, avait entraîné une concentration majeure de la population dans la métropole.